

A person in silhouette stands on a grassy bank, looking out over a body of water. The scene is captured in a cool, blue-toned light, suggesting dusk or dawn. The person's hands are on their hips, and they are facing away from the camera. The water is calm, reflecting the light. In the foreground, there are some dry, tangled branches and grasses.

Mary Costello  
LA CAPTURE

Par l'auteure de *Academy Street*

ROMAN / SEUIL



## LA CAPTURE

DU MÊME AUTEUR

Academy Street  
*Seuil, 2015*  
*Points, n° P4315*

*MARY COSTELLO*

# LA CAPTURE

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)  
PAR MADELEINE NASALIK

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Titre original : *The River Capture*  
Éditeur original : Canongate Books Ltd, Édinburgh  
ISBN original : 978-1-78211-643-1

© Mary Costello, 2019  
Droits mondiaux réservés à Mary Costello

ISBN 978-2-02-144895-5

© Éditions du Seuil, août 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Martin*





En théorie, il existe une attraction gravitationnelle entre chaque goutte d'eau de mer et l'étoile même la plus lointaine de l'univers.

RACHEL CARSON



Pieds nus, Luke O'Brien descend l'escalier d'Ardboe House et se poste à la fenêtre du palier. Sous ses yeux se déploie le comté de Waterford : ses champs fertiles, ses forêts de chênes séculaires, sa vaste plaine fluviale, le manoir à cinq kilomètres de là autour duquel gravitent, comme autant de satellites, des demeures ancestrales et, à moins de cinq cents mètres à vol d'oiseau, la courbe de la rivière Sullane avec le village de Clonduff sur la rive opposée.

Une belle matinée. Les bêtes de Lynch paissent dans les prés dont Luke est propriétaire, paisibles, calmées après leur coup de folie de la veille. Un nuage isolé s'approche du soleil. Par intervalles entre les chênes et les hêtres sur la berge, des oiseaux effleurent la surface de l'eau et la rivière miroite. Luke reste ainsi quelques instants, à savourer l'air frais de la maison et attendre que le nuage passe.

Il traverse le vestibule, foulant l'épais tapis rouge, et va ouvrir la porte. La chatte entre à pas alertes, le contourne la queue dressée et remonte le couloir qui conduit à la cuisine. Enceinte, une fois de plus, se dit-il. C'est du propre, Lily, espèce de petite traînée. Une gratouille derrière l'oreille. Lily lâche un miaulement sonore et se faufile entre ses jambes tandis qu'il lui sert sa pâtée. Va falloir songer à passer sous le bistouri, mamzelle, annonce-t-il.

Dans les toilettes du rez-de-chaussée il se soulage. *Mingo*. Quel regret de ne pas avoir étudié le latin. De ne pas savoir conjuguer, reconnaître immédiatement la racine de tel ou tel mot. Il se plante devant le miroir. Un bruit semblable au grondement du tonnerre l'a réveillé à deux heures du matin. Jetant un coup d'œil par la fenêtre il a vu, à la lumière de la pleine lune, les bêtes de Lynch se grimper dessus. Des taureaux, pas loin d'une tonne par tête, l'initiative la plus récente de Lynch. Une croissance spectaculaire, avait expliqué l'agriculteur, de même que leur rapport viande/carcasse à l'usine. Cette nuit ils ont complètement perdu la boule. L'un après l'autre ils se sont mis à marteler la terre de leurs sabots et, le front baissé, ils se sont rués vers la rivière dans un fracas assourdissant.

Il inspecte ses dents, puis son début de calvitie. Bien parti pour avoir la boule à zéro avant quarante ans, comme Papa. Plus rien qui me sépare du Paradis, plaisantait souvent son père. Les bras et les jambes velus, les tempes qui grisonnent. Il applique la mousse à raser, attaque. Les petits coups du Bic lui râpent la peau. Une fois il avait couché avec une fille qui venait de Rathgar et qui avait les poils pubiens blancs, à vingt-cinq ans à peine. *Les frémissantes frondaisons de sa toison*. C'est de Stephen ou de Bloom, ça ? Plutôt du Bloom, se dit-il. Tous les poils pubiens de Josie avaient fini par tomber, sans doute à cause des séances de chimio. Avant que la maladie l'emporte il la conduisait au petit coin, lui faisait sa toilette. Josie, sa tante, étrange et simple d'esprit. Au cours des six derniers mois de sa vie elle avait pris plus de bains et de douches qu'en soixante-six ans.

L'évier déborde, assiettes sales, casseroles, poêles, couverts. Il entreprend d'y mettre de l'ordre, racle le fond des faitouts, jette graillon et moisi à la poubelle. Agacé, il abandonne. Il attrape le torchon pendu au petit crochet à ventouse, le renifle

puis s'en débarrasse. Un torchon est un nid à microbes, deux cent mille fois plus qu'un siège de toilettes, il a lu ça quelque part. C'est forcément faux, non ? Son regard est attiré par des taches de pourriture entre les carreaux, là où torchon et joint étaient en contact. Des microbes, des colonies de bactéries qui se divisent et se multiplient dans le noir, ici, sous son nez, depuis des années. Des générations entières. Dans chaque recoin, partout, ça grouille. Les araignées et les mouches, aussi, en plus des mites et des puces qui vaquent à leurs petites affaires – ce foisonnement de vies parallèles, minuscules, auxquelles la maison offre un abri.

Il prépare le café, va s'asseoir à la table de la cuisine, s'allume une cigarette. La table est jonchée de livres et de magazines. Une mouche vrombissante passe à côté de sa tête, zigzague et repique vers le buffet. Lily saute sur ses genoux, trouve sa position et se met à ronronner. Les vibrations se propagent à ses cuisses. Il lui caresse le dos, pense à ses organes en miniature et à ses viscères, aux petits fœtus qu'elle porte. Elle semble s'assoupir. Le soleil qui se déverse par les hautes fenêtres le rend lui aussi somnolent. Mal au crâne ce matin, léger ; mauvaise idée que de mélanger grains fermentés et grains distillés. Depuis peu il réfléchit aux étapes de la dégradation d'un foie. D'abord les tissus qui s'abîment, qui s'effilochent, qui perdent leur couleur, puis l'activité qui ralentit. Sans cesse il est à l'affût des symptômes sur son propre corps – les yeux jaunis, le teint cireux, les selles délavées. Les mouchetures blanches sur les ongles, lui avait révélé un jour une infirmière, c'est pour les médecins un signe sans équivoque.

Les laitières de Lynch se sont égaillées dans la pâture devant la maison, par-delà la pelouse, leurs pis vidés oscillant au gré de leurs mouvements. Les mâles derrière, les femelles en première

ligne – il est cerné par le bétail. De massives frisonnes qui broutent sans lever les yeux et se gonflent à nouveau de lait. Chaque matin elles migrent en masse vers l'est puis se déportent en direction du sud, à la façon d'un navire qui change de cap. Le tempérament si placide. Luke les observe longuement. Moins mélancoliques que les vaches de son enfance. Celles de l'ère moderne sans doute victimes des interférences des signaux satellite ou des antennes téléphoniques, ou encore des bips électroniques et des ondes spectrales qu'émettent les diodes luminescentes dans la salle de traite, tout ce tumulte qui pénètre leur conscience et les modifie, viciant leur nature et émoussant leurs sens. Pauvres brouteuses post-industrielles. Il s'abîme dans leur contemplation. Cette façon qu'elles ont de lever la queue pour uriner, déféquer et mâcher dans le même élan, et sans un battement de cils.

À quoi occuper cette journée. Il y a les ajoncs et les ronces à tailler dans la carrière, tout un bric-à-brac à dégager de l'écurie, les portes à repeindre. Ce n'est pas le travail qui manque. Le souci, c'est la motivation. Cette vie solitaire engendre chez lui une inertie extrême. Certains jours il lui arrive de penser qu'il est resté assis sans bouger dans la même position pendant quelques minutes alors que plusieurs heures se sont écoulées et soudain midi sonne, ou l'après-midi est entamé, ou il est seize heures, et dehors la journée n'a plus du tout la même allure.

Il pourrait réintégrer son poste d'enseignant à Belvedere. Ces années-là comptent parmi les plus heureuses de sa vie, l'époque où il se réveillait allongé près de Maeve dans leur petit appartement sur Harold's Cross. Son souffle tiède, son corps. Une étreinte, mal réveillés, avant l'aube, le goût et l'odeur qu'elle laissait sur sa langue, sur ses doigts. Debout sous le jet de douche brûlant, hébété, propre, puis à l'assaut de l'air vif du

matin. Les pieds au chaud dans des bottines en nubuck souple achetées chez Clarks sur Grafton Street. Il lui fallait une heure pour traverser la ville du sud au nord, il remontait Harold's Cross Road, entrait dans le square dès l'ouverture à huit heures, en sortait du côté opposé et longeait l'hospice. Une pensée pour les pauvres diables à l'intérieur, décatis, les os saillant sous les draps, la douleur tenue à distance par les pompes à morphine. Quelle cruauté, pense-t-il avec le recul, d'interdire le suicide assisté. Il aurait aidé Josie s'il en avait eu la possibilité. Il poursuivait son chemin, imaginant Maeve à l'appartement quitter le lit encore ensommeillée, prendre sa douche et s'habiller, et alors il se laissait surprendre par un vent coulis qui s'engouffrait par le canal au niveau du pont de Harold's Cross. Sous le pont le dépôt de fioul Gordon's, avec sa flotte de camions-citernes et de camions-bennes, prêts à démarrer leur tournée. Sur Clanbrassil Street une plaque murale en hommage à Leopold Bloom : citoyen, époux, père, flâneur. *Né de l'imaginaire...*

Il met deux œufs dans une casserole. Époux, père, flâneur. Uniquement des épithètes. *Citoyen*. Qui rédige ces plaques commémoratives ? Un gratte-papier du service culturel à la mairie de Dublin qui n'a jamais dû ouvrir *Ulysse*. Faire de Bloom un citoyen ! Époux, père, flâneur. Quoi d'autre ? Rêveur. Magouilleur. Sacrilège. Humaniste, féministe, pacifiste.

La mouche est revenue, la voici qui volette au-dessus des médailles que Lucy a remportées en danse folklorique, incrustées de crasse et de graisse jamais lavées, sur leur présentoir en velours. Sa propre médaille, d'or, repose dans un coffret de peluche à l'étage. Première place en mathématiques au certificat d'études en 1996. Papa, gilet et veste en tweed de *gentleman farmer* sur le dos, avait fait le tour du village en tracteur ce soir-là, la main sur le klaxon, le tour d'honneur du lauréat.

Premier dans toute l'Irlande. Après cela on l'avait traité comme un individu à part, distingué par le destin. Il se sentait à part depuis longtemps. Son père venait le récupérer à la sortie de l'école le vendredi après-midi et ils se rendaient ensemble en tracteur à la maison de retraite en haut de la colline pour distribuer des oranges et du chocolat aux pensionnaires. Comment va la santé, Teresa ? Pat-Joe a bien joué dimanche, Dinny, qu'est-ce que tu en penses ? Un gamin épatant, pour sûr... *Mon fils. En qui j'ai mis toute mon affection...* Les soirs d'hiver Luke et Lucy faisaient leurs devoirs au salon allongés sur le parquet pendant que Josie tricotait devant l'âtre et que sa mère fumait un peu plus loin dans la cuisine, seule avec ses pensées ; alors son père poussait la porte en sifflotant, apportant avec lui l'odeur du froid, et il se penchait pour leur déposer un baiser sur le crâne, l'un après l'autre. Il était devenu mari et père sur le tard. La chance lui avait tellement souri qu'il avait dû se faire des bleus à force de se pincer.

Pauvre Papa. Jamais il n'avait eu l'occasion d'apprendre à conduire la voiture. Un peu moins d'un an après le tour d'honneur, il avait été victime d'une crise cardiaque que personne n'avait vu venir. Pas le temps de se dire au revoir. Trois jours plus tard Luke avait pris la tête du cortège qui emmenait le défunt au cimetière. Aujourd'hui encore il se souvient du bruit que faisaient ses pas sur la route. Ce bruit noyait tout le reste – le vrombissement du moteur du corbillard, le vent dans les arbres. La scène tenait du rêve. La lumière de cette matinée de mai, ce ciel d'un bleu limpide, la rivière à la surface miroitante. Ce calme qui l'enveloppait. À un moment il avait pris son envol, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle



au monde. Il s'était senti quitter le sol, flotter au-dessus de la route. À la verticale du corbillard, des proches qui suivaient à pied et des voitures qui fermaient le cortège au ralenti. Il embrassait du regard tout le paysage : la route, le pont, l'allée qui menait à la maison déserte, les chambres où chaque meuble, chaque lit, chaque tapis attendait le retour de ses occupants. Et le toit du corbillard dont le noir reflétait le soleil, le cercueil à l'intérieur, la dépouille mortelle de son père dans un costume trois-pièces en tweed gisant sur un lit de satin blanc, son beau visage encadré par une garniture de dentelle. Jamais il ne s'était senti aussi proche de lui qu'à cet instant. *Où m'emmènes-tu ?* avait voulu savoir le défunt. Au bout de la route, pour que tu te reposes, avait-il répondu. *Tu comptes me planter en terre ?* En effet. *Et je vais germer ?* Oui, au printemps. *Fleurir ?* Oui, à l'été. Alors Luke avait senti sur sa tête la main de son père qui lui ébouriffait les cheveux et leur échange avait été remplacé par le bruit de ses pas, ses pieds foulant la route au même rythme que les vaguelettes qui léchaient la berge et les roseaux qui sifflaient. Coïncidence, une volée de petits oiseaux avait piqué sur le cortège avant de repartir et, à l'écoute de leur chant – de ceux qu'on entend au jardin d'Éden –, il en avait logiquement conclu que c'était ainsi qu'on entrait dans l'éternité.

Un rayon de soleil dessine une zébrure sur la table en bois. Il s'allume une autre cigarette. Il n'avait éprouvé aucune peur ce matin-là. Il avait senti que son père le protégeait. La rivière, aussi, qui l'emportait, un organisme bienveillant – un farfadet arrivé à la rescousse au moment crucial, un diabolotin qui ramenait l'ordre et la raison. Le Démon de l'Adversité. Il scrute le grain du bois de la table. Les propriétés quantiques du bois. Peut-être aurait-il mieux fait de se tourner vers les mathématiques, ou les sciences. Une particule de cendre se détache de la

cigarette. La volonté lui manquait pour devenir mathématicien, ou scientifique. Il fronçe les sourcils, absorbé dans ses pensées. Qu'essaie-t-il de faire remonter à la mémoire ? Un souvenir aimanté par le soleil, le grain du bois et la cendre de cigarette. De l'index il tapote la cendre sur la surface de la table puis il malaxe les résidus entre l'index et le pouce, dans un mouvement de va-et-vient, enduisant de gris les volutes de ses empreintes digitales. Il étudie son pouce un long moment. Il se pourrait qu'il ait été en proie à une légère dépression l'hiver précédent ; les jours plus courts, les nuits qui s'étiraient, avec Ellen, sa tante, qui vit à un jet de pierre, pour seule et régulière compagnie. Mais tout passe et un soir, au mois de février, il a détaché les yeux de son livre et, voyant le soleil s'insinuer entre les arbres, il est revenu s'asseoir à la même place le lendemain pour saluer son apparition, petit à petit les jours se sont rallongés et pas le temps de dire ouf, Pâques était là.

Il pose deux coquetiers sur une assiette, place les œufs dans les coquetiers, verse une mesure de sel sur le bord. Josie avait pris l'habitude de lécher le sel à même l'assiette. La maison est encore pleine de sa présence. Il a dû vendre ses poules au marché de Cork après son décès ; il ne supportait plus de les voir traîner leur peine dans la cour. Ces sales bestioles, disait sa mère, toujours à chier partout.

Il s'attable, fait de la place pour l'assiette, casse les œufs. Papa s'en chargeait chaque matin, pour Lucy et lui. Il n'y a rien de plus trivial que de casser un œuf, pas d'amour plus grand. Le jaune jaillit et dégouline sur l'assiette. À chaque œuf sa pincée de sel. De la tranche de la cuillère il racle le blanc à l'intérieur de la coquille pour le mélanger au jaune velouté. Une première bouchée et, aussitôt, sa langue cherche la texture ferme de l'albumen, la perspective de planter ses dents dans

l'embryon microscopique que contient le jaune lui soulevant soudain l'estomac. Il avale tout rond, redoutant le haut-le-cœur. Il se nettoie le palais avec une rasade de café et attrape un livre au sommet de la pile en bout de table. *Chez Borges*. En couverture, un portrait de l'écrivain : un beau vieillard, les yeux fixés sur le firmament, ses cheveux blancs rejetés en arrière. Rien dans cette photo n'indique qu'il est aveugle. Il en parcourt quelques pages. Tous les soirs de sa vie Borges a enfilé sa longue chemise de nuit en laine, s'est mis à genoux et a récité le Notre Père en anglais. Il connaissait dix mots pour désigner le ciel. Il a aussi évoqué les anges dans un de ses livres. Luke tourne les pages. Pas dans celui-là.

Il referme le volume. Les livres ont pris la maison d'assaut. Boutiques caritatives, libraires d'occasion, ventes aux enchères, tout est bon pour s'en procurer. Trois pour 1 €, cinq pour 2 €. Il collectionne également les magazines – *New Scientist*, *Scientific American*, *Nature* –, appâté par un titre : « L'Ultime Paradoxe quantique », « Au plus près du multivers », « Coïncidences et cosmos », « Quatre théories radicales pour déchiffrer le monde », « Les Mathématiques appliquées à la démocratie », « Comment notre cerveau façonne le temps », « Darwin et les ratés de l'arbre évolutionnaire », « Einstein et les impasses de la théorie de la relativité », « Le Liquide qui défie les lois de la physique ». L'eau, le multivers, le boson de Higgs, le projet SpaceX, les sursauts radio rapides, le charme singulier du quark – le soir venu il se délecte de ces articles, captivé par les découvertes les plus récentes, son plaisir décuplé par le silence, l'heure tardive et sa concentration extrême, conscient du champ des innombrables possibles que contient chaque sujet, convaincu d'être en mesure de tout comprendre. Souvent, au petit matin, une sensation s'empare de lui, celle de toucher du doigt l'épiphanie,

ou la révélation, d'avoir quasiment résolu l'un des mystères de la science ou percé à jour l'un de ses secrets, ce n'est qu'une question d'effort mental – s'il s'y emploie activement il percevra forcément les vibrations de cordes infinitésimales, et même il sera à un cheveu de décoder la structure quantique de l'espace-temps, ni plus ni moins. Mais l'enthousiasme retombe, le jour se lève et il se retrouve debout dans sa cuisine, accablé par l'absurdité de ces aspirations, de ces fantasmes.

Les étagères croulent sous les livres, toutes sans exception. Ils s'empilent dans les renforcements et les recoins, s'accumulent sur les appuis des fenêtres, les guéridons et le palier, patientent dans des cartons sous l'escalier du fond. Il n'en a pas lu le quart. Autrefois c'était un lecteur insatiable mais aujourd'hui il lui suffit de parcourir quelques lignes, une page au grand maximum, pour avoir une vue d'ensemble de ce que contient la suite. *Livre lus avant qu'ils soient ouverts puisque appartenant à la catégorie des livres lus avant même d'avoir été écrits.* Il était tombé sur cette formule quelque part, il s'en souvient, et se l'était immédiatement appropriée. Les œuvres qui ont laissé une trace en lui, et auxquelles il lui arrive de repenser, se comptent sur les doigts d'une main. Il s'agit de romans dont le narrateur présente une certaine humeur, une certaine tournure d'esprit, recelant une telle finesse, de telles nuances, qu'elles se dérobent presque à toute tentative de description, et c'est là-dedans qu'il se reconnaît. Ces récits proposent un univers métaphorique et des ambiances avec lesquelles il cultive de surprenantes affinités, et ce sont ces affinités dont il se languit. Il se rappelle précisément où il se trouvait quand il les a lus, comment il se sentait, et ces lieux et ces sensations lui semblent à présent indissociables des protagonistes et du propos de ces romans ; les deux dimensions s'interpénétraient, les personnages

fictifs devenant aussi réels et fascinants que s'ils étaient faits de la même chair que lui et, par la suite, ils ne le quittaient plus.

À l'instar de Bloom, se dit-il. Non, Bloom, cela va au-delà. Proche de lui, toujours. Aussi proche que sa jugulaire. Un autre lui-même. Issu du même œuf... Castor et Pollux. Des natures à facettes multiples, également. Deux rêveurs, deux magouilleurs, deux sacrilèges. Voyageurs cosmiques. Transvaseurs d'âmes. Passeurs de royaumes.

Dans ces moments-là il donnerait cher pour retourner enseigner. Le trajet matinal, les pigeons sur le trottoir, le sabbat des mouettes au-dessus de sa tête. Les bus qui quittent leur arrêt en crachant des gaz d'échappement à la figure des cyclistes. Ces vies parallèles à la sienne, ces séquences où se produisent simultanément une multitude d'événements. Temps horizontal. Ces méditations, ces rêveries qui semblent s'étirer sur de longues heures quand s'écoulent une poignée de minutes. Le temps échappe à la compréhension humaine. Aux instruments de mesure aussi. Seule la mort nous permet de l'appréhender... Sous l'arche de Christ Church sa montre qui affiche 8 h 35, 8 h 36, 8 h 37. Temps vertical. Puis la côte à descendre, l'odeur de la Liffey qui arrive par bouffées et une rafale qui lui cingle le visage. Des mouettes, toujours elles, poussant des cris rauques en vol sur les quais nord, chez elles ici comme ailleurs. Lui aussi se sentait chez lui partout à cette époque. Sa vie toute tracée : la ville quelques années encore avant le retour ici avec Maeve, avant de travailler la terre, de remplir la maison d'enfants. Mammy, Josie, Ellen, un joyeux brouhaha, comme au bon vieux temps. Remontant Jervis Street, longeant Parnell Square avant de déboucher sur Denmark Street tandis que Mercedes, BMW et Range Rover déposent les rejetons des médecins, des avocats et des juges, vêtus de l'uniforme de l'école. Émotion à chaque fois

qu'il voit l'aîné prendre son petit frère par la main pour passer la porte. La gorge nouée à cette simple pensée. Chaque détail de cet endroit... Sans oublier qu'il s'y sentait proche de Joyce. De Stephen, aussi. Il s'imaginait à sa place, penché au-dessus d'une demi-portion au regard voilé de larmes, en bon Samaritain. Par moments il avait la sensation de vivre une relation fusionnelle, symbiotique, avec ces garçons si sages à qui il faisait la classe, et avec l'image rémanente du jeune et innocent Stephen Dedalus entre ces mêmes murs un siècle plus tôt. S'écartant régulièrement de l'ordre du jour, du programme scolaire, consacrant des semaines entières à l'étude exclusive d'*Ulysse*. Certaines scènes : Stephen durant ses leçons, Bloom avec la chatte et les rognons, les sbires d'Hadès qui s'en vont ensevelir les morts. Cela leur avait valu des heures de réjouissances, Luke et ses élèves qui rivalisaient de boutades et de calembours, les garçons décryptant, analysant et s'appropriant le texte. M'sieur, m'sieur, Leo Burke vient de se régaler des entrailles de Beatty et de Fowler. Fermez donc votre boîte à musique, Carney ! M'sieur, mon sandwich a un délicat goût d'urine. Ô inéluctable modalité, par Toutatis ! Si jamais il a un fils, il l'enverra à Belvedere ou à Clongowes. Les jésuites ont beau avoir des défauts, leur philosophie éducative et leur pédagogie sont à ce jour inégalées. Comme Papa, prenant soin de montrer l'exemple en tout. Et au diable le réseau des anciens élèves.

Portant une autre cuillerée d'œuf à ses lèvres, il sent la bile monter. Il repousse sa chaise, les nerfs de ses cuisses répondant au stimulus, et sort déposer l'assiette devant la porte. *Je ne les aime pas, Sam-c'est moi, je n'aime pas les œufs verts au jambon.* Des chats à demi sauvages, une vraie meute, s'attroupent et se ruent sur les œufs. Bande de goinfres. Altière, le poil noir et lustré, Lily reste assise à l'intérieur sur le tapis. Petite pimbêche

qui oublie bien vite, se dit-il, qu'elle est issue du même pool génétique que cette canaille. Consanguinité à tous les étages, Lily elle-même grosse des œuvres de son propre père ou du père de son père, sans nul doute. Pourtant rien ne le suggère, ni ses yeux de jade, ni ce pelage brillant, ni ce corps parfaitement proportionné. Quatre ans bientôt. Les années passent et il ne sent rien. Peut-être que je te ferai empailler, annonce-t-il à Lily, et je t'exposerai sur la cheminée. Il frémit. Les ressuscités qui braquent les yeux sur lui.

De nouveau ses pensées retournent à Belvedere. Il a mis sa carrière entre parenthèses il y a quatre ans, avec l'intention de mettre ce hiatus à profit – d'écrire un livre, peut-être – qui parlerait de Joyce, voire de Bloom. Au-delà du caprice, au-delà du projet à visée lucrative, même si l'argent compte aussi. C'est une envie qui le démangeait, le besoin de rester au plus près de Bloom, de ne faire qu'un avec lui, jour et nuit – on peut aller jusqu'à parler de dépendance. Sauf qu'il ne savait pas quelle brique apporter à l'édifice joycien bâti par d'autres, ni comment contribuer au flot ininterrompu d'informations publiées sur Internet. S'il avait été dessinateur, ou peintre, il aurait pu se lancer dans un guide illustré. Il y avait eu d'autres projets, l'« Abrégé Joyce à l'usage des étudiants », le « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Leopold Bloom », le « James Joyce, 100 anecdotes insolites ». Rien de révolutionnaire. Lui voulait produire quelque chose qui marque les esprits, qui fasse date. Il tenta de s'astreindre à une certaine discipline. La première année il lut et relut des pans entiers d'*Ulysse*, établit des listes d'idiomes, d'expressions et de vocables – les cas atypiques, la langue parlée, le dialecte. Sur son ordinateur portable il créa tout une arborescence de fichiers, de dossiers, de répertoires, dans lesquels il téléchargea des images qui n'avaient en commun que

leur lien avec Joyce – une copie de son certificat de naissance, la tassamoustache de Bloom, le portrait en point d’interrogation de César Abin, des photos du Queen’s Hotel à Ennis –, dûment légendées. De la biographie d’Ellmann il put extraire des histoires pertinentes, des détails croustillants, des passages pleins de drôlerie tirés des échanges épistolaires entre Joyce et son père ; dans le *Ulysses Annotated* de Don Gifford il recopia onze sections qui parlaient des maisons dans lesquelles Joyce avait vécu enfant ; puisant dans le catalogue de la bibliothèque Beinecke à Yale il téléchargea un exemplaire complet du *Finnegans Wake* de Delmore Schwartz, copieusement annoté de la main du poète. Il s’attela à l’écriture d’un court texte traitant de la déférence qu’il avait ressentie quand il avait découvert que la progéniture de Joyce, la chair de sa chair – Stephen Joyce – était encore de ce monde. Il composa un portrait de Bloom, puis un portrait de Joyce, avant de compléter le portrait de Bloom. Plus le matériau s’accumulait, plus le projet lui apparaissait hors d’atteinte et le découragement le gagna. Par quels procédés exprimer la tournure particulière de l’esprit de Joyce. Par quels procédés traduire les sentiments que Bloom éveillait en lui. Un romancier aurait peut-être trouvé la tâche moins ardue. Il avait nourri une véritable fascination pour un personnage croisé dans un texte de fiction, une écrivaine qui avait elle-même signé un roman intitulé *La Maison sur Eccles Street*, dans lequel Marion Bloom se refuse à son mari tant qu’il n’aura pas découvert sa nature profonde. Si *La Maison sur Eccles Street* avait été écrit, Luke l’aurait lu.

Un à un les chats s’éloignent et le laissent seul. Il doit offrir un spectacle étrange, campé ainsi sur le seuil. Il sort dans la lumière du jour, ses pieds nus au contact du granit tiédi, et le soleil lui réchauffe jusqu’à la moelle des os. D’un regard



## LA CAPTURE

il balaie la pelouse. Derrière, dans la pâture, les vaches ruminent, couchées, repues. Les yeux rassasiés, aussi : les collines et les haies, la rivière, la maison en point focal et l'eau tout autour. À la périphérie de son champ de vision, un mouvement. Une pie se pose sur la boule bleue d'un hortensia, son butin dans le bec. Un bout de liège – un vieux bouchon de vin. Non. Une crotte. Un petit boudin sec, assez dur pour rester d'un bloc. Une crotte de chat. Donc les oiseaux se nourrissent de merde séchée. On en apprend tous les jours. Les cochons sont bien cannibales. Le regard perdu dans l'allée, il laisse les mots défiler sous son crâne. Coprophagie. Pica. Anorexie. Faim du schizophrène.



**E**n milieu de matinée il est arraché à ses songeries par le grondement d'un moteur remontant l'allée. Une jeep passe sous la fenêtre et se gare dans la cour. Jim Lynch. Luke guette le bruit de ses pas, le coup qu'il frappe à la porte de derrière.

« Entrez, entrez donc, Jim. » Il se poste au bout de la table.  
« Asseyez-vous. »

Jim Lynch ôte sa casquette, prend une chaise, pose la casquette sur son genou droit. Chaque année il avance sa visite, il doit flairer qu'il y a du changement dans l'air.

« Une sacrée bringue au château ce week-end, Jim ? Hein ?

– Pardi, c'est la fille d'un oligarque qui se mariait, d'après ce qu'on m'a dit », répond Lynch. Mal à l'aise, il tapote son couvre-chef.

« Un million d'euros, il me semble, rien que la semaine de location. Vous imaginez ! Il s'en met plein les poches, le duc.

– Pour sûr qu'il s'en met plein les poches. » Lynch plisse les yeux. Le visage congestionné, comme Papa pendant ses crises d'angoisse. Il va falloir qu'il surveille ça. Il a failli y passer l'année dernière ; l'un de ses fils a dû le sortir de la fosse à lisier. Sans doute qu'il avait glissé dedans.

« Bon sang, Jim, il y a encore quelques années personne ne savait ce que c'est, un oligarque. »

Lynch opine.

« Vous vous rappelez la fête que ce footballeur s'est payée pour ses vingt et un ans ? »

Un autre hochement de tête.

« Ce joueur de Premier League, j'ai oublié son nom... »

Lynch s'agace, il commence à perdre patience.

« Ils privatisent le domaine tout entier, le château et le reste. Qui aurait imaginé ça, Jim, ces manants qui baguenaudent dans les salons privés de monsieur le duc ?

– Un sacré changement, c'est sûr... Quand même, je dirais que ça ramène de la croissance à la région, des emplois. »

Zéro, peau de balle, voilà ce que ça ramène, voudrait lui répondre Luke, avec ces semi-remorques que le ferry largue à Rosslare, chargés de denrées de toutes sortes, de l'eau minérale jusqu'aux truffes. Ils font même venir leur cuistot et leur personnel.

Lynch transfère sa casquette du genou droit au gauche. « Et Ellen, comment va la santé ? Ça remonte à longtemps, la dernière fois que je l'ai vue. »

Ellen, la sœur de son père, sa tante, jamais mariée. Elle a passé sa vie aux États-Unis et, à l'heure de la retraite, elle est revenue au pays s'installer dans un petit pavillon à flanc de colline que Luke voit depuis la fenêtre de sa chambre à coucher, et chaque soir les lumières lui indiquent si elle s'est mise au lit.

« Tout va bien de ce côté. Je passe la voir chaque jour. Et de temps en temps je l'emmène faire quelques emplettes, à Cork ou à Waterford, ou voir le médecin. »

Lynch hoche la tête, se passe une main sur les mèches grasses et clairsemées qui lui tiennent lieu de cheveux, frotte ses joues hérissées de poils. Il trépigne, veut passer aux choses sérieuses.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE

DÉPÔT LÉGAL : XXX. N° xxx ( )

IMPRIMÉ EN FRANCE